

Tony Engel

Moïse ou la mystification

Depuis des siècles, le personnage de Moïse fascine les historiens, d'autant plus facilement que l'imaginaire romanesque doit systématiquement intervenir là où les documents historiques font défaut. Quand un archéologue et un historien déclarent, après de sérieuses recherches, et preuves à l'appui, que la saga historique que nous conte la Bible ne doit rien à une quelconque révélation miraculeuse, mais qu'elle est le brillant produit de l'imagination humaine¹, l'amateur de légendes se réjouit. Il est devenu possible de découvrir Moïse non pas comme un personnage historique, mais comme un héros légendaire. Cela permettra de mieux comprendre à quel point il a marqué l'idéologie de notre civilisation.

Une naissance dramatique dans un milieu hostile, l'abandon, ensuite, suivi aussitôt d'une adoption rassurante et valorisante, voilà des thèmes que l'on découvre dans un grand nombre de légendes antiques, même dans des milieux culturels très différents. Moïse n'est donc pas un exemple

unique. Œdipe a, lui aussi, été abandonné après sa naissance, a été heureusement adopté par des parents royaux, puis rattrapé par le destin qui mène à la royauté. Mais, contrairement à ce que pensent Otto Rank² et Sigmund Freud, les thèmes relatifs à la naissance et à l'enfance du futur héros, si récurrents, et qu'on retrouve aussi dans les contes, n'expliquent ni ne justifient le destin futur; ils sont là pour dire que le héros n'est pas prédestiné à un avenir hors du commun; il ne le deviendra que si, au sortir de l'adolescence, il choisira de l'être: sa vie aura un sens parce qu'il a décidé d'être le héros de son

¹ Israël Finkelstein & Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée*, Bayard, 2002.

² Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros*, Payot, 1983.

peuple. Ce sera le Buisson Ardent pour Moïse. Comme Œdipe après la rencontre avec le Sphinx, Moïse revient vers son peuple, avec qui il n'a que des liens biologiques. Il lui apportera une culture, prestigieuse, si on veut, mais qui n'a aucune relation avec le vécu de ce peuple.

Les patriarches de la Genèse vivaient au centre de leur famille, de leur tribu, dont ils partageaient les tribulations; il leur incombait de résoudre, grâce à leur expérience de la vie, les problèmes qui surgissaient. Moïse n'est pas leur successeur. Élevé à la cour royale, émigré à l'étranger pour échapper à la justice de son pays, prêt même à y passer sa vie, Moïse n'est guère imprégné de culture hébraïque. Il n'est pas ce héros prestigieux qui a grandi parmi les siens, partagé leurs souffrances et leurs espoirs, au point que le peuple tout entier aurait bien des raisons de lui confier son destin. Il n'est pas un leader charismatique, qui comprend et aime son peuple, qui voudrait le débarrasser de son complexe d'infériorité, né de l'intériorisation de la servitude; il n'est pas un prophète qui, pour faire accéder son peuple à la vraie culture, explique et justifie les lois qu'il entend lui donner. Moïse est revenu du dehors, animé, non par un vécu, mais par un idéal culturel; il s'impose à Pharaon par la magie violente des miracles, à son peuple lui-même par une volonté inflexible.

Moïse est au centre de deux *vérités*. D'une part, le récit d'une errance qui aurait duré quarante ans, dans un désert aux dimensions relativement modestes; d'autre part, l'énoncé, par étapes successives, de

la Loi juive. Cette loi, d'une complexité étonnante, prétend englober tous les aspects de la vie, au point de ne faire aucune différence entre les commandements relatifs à la religion et sa pratique, les lois réglant les relations sociales, les préceptes ou les directives concernant la santé publique, etc.

Il n'y a aucune relation entre ces deux vérités. La Loi de Moïse n'est jamais la conséquence d'un vécu, résultat de l'analyse d'un problème qui s'est posé et qu'il a fallu résoudre; il n'y a jamais, ni discussion, ni délibération entre responsables ou spécialistes, Moïse y compris. Tous les épisodes de la légende le disent inlassablement: la loi juive n'a pas d'étiologie; elle a une origine dogmatique, peut-être même surhumaine, et dès qu'elle est là, elle est absolue, définitive. Moïse est un dictateur inflexible et distant, sûr de lui et dominateur, seul capable de tout comprendre et de tout diriger. Il s'identifie avec un projet politique dont on ne connaîtra que les commandements; il s'enveloppe, avec ce projet, dans une aura de mystère. La participation du peuple hébreu à sa propre libération sera réduite à l'exécution des directives et, une fois libéré, il se verra imposer, par étapes, une loi sur l'origine de laquelle il n'aura aucun droit de regard. Moïse n'est pas un prophète libérateur; son peuple ne l'admire pas; il le craint.

Ce n'est pas la personnalité de Moïse qui explique cette crainte, proche de la terreur. Les relations entre le guide et son peuple sont d'une simplicité manichéenne: d'une part, un génie sans pareil, qui impose sa

loi de façon fort expéditive et qui y réussit sans problème; d'autre part, un troupeau indifférencié, dont il faut surveiller sans cesse le comportement, non pas parce qu'il y aurait des gens qui réfléchissent et qui voudraient comprendre, mais parce que, indolents et rétifs par nature, ils ont besoin d'un maître pareil. Cette image des relations entre le pouvoir et le peuple est trop théorique, trop simpliste surtout, pour être vraisemblable; il est impossible de l'expliquer par la psychologie ou la sociologie.

La *Genèse* se terminait par l'installation quasi miraculeuse de la tribu du dernier patriarche en Égypte. La légende va montrer que la grandeur de Moïse, aussi bien que la qualité exceptionnelle de la loi juive, se trouveront d'autant mieux valorisées que la situation de départ avait été misérable. Il faut donc que les temps aient changé; on peut imaginer une crise économique où cette main-d'œuvre étrangère, jadis bienvenue, serait la victime ultime de ce qu'on appelle maintenant la lutte des classes, pour des raisons économiques, et aussi ethniques, sinon raciales. Moïse naît dans un peuple d'étrangers méprisés, exploités et craints. Il devient le héros des siens, non pas parce qu'il les entraîne avec lui hors de la servitude, mais parce qu'il va vers eux avec un projet qui donne un sens à sa vie à lui. Cela accentue l'écart entre un héros qui a compris et un peuple qui, incapable de se débrouiller seul, en est réduit à tout attendre d'un libérateur. L'épisode où Moïse choisit de devenir le héros de son peuple mérite donc une attention particulière.

Quand on est berger, on a le temps de rêver; mais il y a des rêves obstinés, plus forts que les tourbillons de la vie. Un buisson qui brûle sans se consumer est évidemment le symbole d'un tourment intérieur. Moïse est préoccupé, taraudé même, par le problème que pose la situation misérable du peuple hébreu, réduit en esclavage, victime de la récession, mais aussi par le fait qu'il a déjà pris position, de façon impulsive, mais objectivement. Naguère, en effet, il avait tué un Égyptien qui malmenait un Hébreu, puis, peu après, est intervenu comme justicier dans une bagarre entre deux Hébreux. Le refus de l'arbitraire dans les relations sociales compte plus que les motivations ethniques. Fuyant à l'étranger, il a échappé à la justice de son pays, et se croit à l'abri, pourrait même oublier ses origines. Mais il s'était déjà pris lui-même au piège. Son tourment est là: faut-il renier ce passé, signe concret d'une prise de position idéologique qu'il n'arrivera sans doute pas à oublier? Ce serait se renier, devenir, même à ses propres yeux, un simple assassin. Faut-il, au contraire, assumer cet acte jusqu'au bout, et s'en trouver valorisé? S'il fait un détour, pour aller vers le Buisson, c'est qu'il s'est enfin décidé à faire face à son tourment.

Le voilà accueilli par deux personnages bien connus depuis la *Genèse*. *Iahvé*, qui l'a vu venir, et *Elohim*, qui l'interpelle le premier, pour attirer son attention sur la gravité du problème: il concerne l'idéal culturel (le Dieu) d'une communauté, dont l'ancêtre est Abraham, et qui vit dans des conditions misérables. *Iavhé* intervient à son tour pour dire que cette

communauté devrait être libérée de l'esclavage en Égypte, afin de trouver une vie meilleure ailleurs. Moïse se doute bien qu'il peut, qu'il doit être ce libérateur, puisqu'il avait depuis longtemps fait le premier pas. Mais il n'est pas sûr d'être à la hauteur d'une telle entreprise. C'est pourquoi *Elohim* doit le rassurer : qu'il ait confiance en soi, le rapport des forces est tel que le projet, fermement proposé par *Iavhé*, doit réussir.

Moïse est seul, écartelé entre un idéal grandiose et une connaissance très lucide de la difficulté de ce qui l'attend. Le dialogue, en alternance, avec *Elohim* et *Iavhé*³, tout à fait imaginaire, est là pour faire comprendre au lecteur les données essentielles du problème; pour Moïse lui-même, tout est devenu clair dès l'instant où il a décidé, sachant que toute sa vie était en jeu, d'aller vers le Buisson Ardent.

Face au destin qui se profile devant lui, dont il voit mieux les risques que la gloire éventuelle, Moïse devient le prétexte à mettre en scène ce que Jean-Paul Sartre a appelé le *délaissement* : la solitude absolue face à un choix qui engage la vie⁴. C'est aussi le paradoxe de la liberté : tous les choix sont possibles, mais on n'échappe pas à l'obligation de décider. Il ne s'agit pas de savoir si, oui ou non, je suis capable de libérer mon peuple, mais si j'ai le courage de prendre en charge — ou de refuser — ce destin extraordinaire qui se propose à moi. Personne ne me demandera de justifier ma décision. Je ne peux me référer à aucune loi; même si je décide que c'est un Dieu qui me parle là, caché

dans le buisson, et qui me veut à son service, ce ne serait qu'un prétexte pour nier ma liberté. Peu importe à quoi je m'engage, je serai seul responsable, de l'échec comme de la réussite. Peser le pour et le contre ne suffit pas; la seule issue, c'est une décision qui n'appartient qu'à moi, et qui est un pari. Par conséquent, *je suis qui je suis*, et le monde — à commencer par Pharaon, n'a plus qu'à bien se tenir; le peuple hébreu aussi, d'ailleurs!

Comment imaginer un Moïse velléitaire qui, l'air de rien, aurait mené son troupeau ailleurs, laissant, jusqu'à sa mort, le Buisson brûler sans se consumer? Ou encore un Moïse, mettant tout son honneur dans l'obéissance, et exécutant, sans état d'âme, avec une rigueur inflexible, tous les ordres que Dieu lui donne? La légende n'a que faire d'un Moïse lointain, qui a tout réussi. Elle veut une personnalité autonome, en pleine possession de ses moyens, qui a vu clair, qui sait d'où elle vient et entend bien assumer le choix de son idéal. Elle veut un exemple, toujours actuel, offert à tous. Et pour qu'il le soit vraiment, il ne suffit pas d'imiter les éventuels exploits du héros; il faut, avant même de commencer à l'admirer, savoir que c'est une possibilité offerte à tous, et qu'il suffit d'être attentif, pour ne pas rater ce moment décisif où il s'agit de donner un sens à sa vie⁵.

Ce point de départ, redoutable parce que trahir l'idéal qu'on s'est donné soi-même serait plus grave qu'échouer, ouvre toutes les portes. Il dit ce qu'est Moïse, sans expliquer ni justifier la façon dont, pour accomplir la mission qu'il s'est donnée,

³ Voir : « Laisser parler les mythes bibliques », dans *La Revue nouvelle*, n° 4, avril 2005, p. 74-81.

⁴ Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel.

⁵ Il n'y a pas que les mythes. Jeanne d'Arc, Hans et Sophie Scholl sont des exemples spectaculaires. Il y en a beaucoup d'autres, d'une banalité quotidienne le plus souvent, et qui montrent, comme dit Albert Camus, que *la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme*.

il va se comporter dorénavant à l'égard de Pharaon, puis de son peuple. Le seul lien significatif, c'est que le héros restera fidèle à son engagement originel. Mais cette mission, devenue, dès le départ, raison de vivre, ne deviendra jamais un moyen d'assouvir des fantasmes personnels. Lucide jusqu'au bout, ni larbin, ni parvenu, il saura échapper à la déchéance des potentats qui se cramponnent à leur pouvoir, et sa mort sera le couronnement de sa destinée. Il faut en parler ici.

Au départ, c'était la solitude la plus extrême dans le couffin abandonné sur les flots du Nil. Les hasards de la vie l'ont entraîné ailleurs, mais il a su s'arracher à l'insignifiance pour se jeter dans une aventure qui a été toute sa vie. Quand enfin tout est accompli, il peut retrouver, pour toujours, sa solitude originelle, au sommet du mont Nebo, c'est-à-dire nulle part. Cette mort, exemplaire pour tous, rend dérisoires deux interprétations, matérialistes, magiques et surtout partisans. La théologie chrétienne, toujours disposée à culpabiliser afin de mieux récupérer, fait intervenir son Dieu à elle afin de punir un précurseur infidèle; la psychanalyse, acharnée à comprendre ce qui aurait été dit à partir de ce qui n'a pas été dit, imagine l'in vraisemblable: trouvant que le vieux a assez duré, ses héritiers l'auraient tué.

Pourtant, la légende est on ne peut plus claire: cette mort ne peut être que mythique: elle est la seule conclusion possible à tout ce que le *je suis qui je suis* de jadis avait déclenché. Ce n'est donc pas Moïse, personnage historique ou héros mythique, peu importe, qu'il faut admirer,

mais ceux qui ont découvert, avant nous, de quoi l'humain peut devenir capable, et qui nous proposent cette image-là de la dignité humaine, une image qui n'a pas échappé au poète:

*Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas
ma tête,*

Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,

Je m'en irai bientôt au milieu de la fête,

*Sans que rien manque au monde immense et
radieux!*⁶

À Horeb, où il a décidé d'apparaître, au Nebo, où il a décidé de disparaître, Moïse n'a pas vécu des choses extraordinaires. Il y est un exemple mythique de ce que chacun, avec un peu de lucidité, peut découvrir par et pour soi-même. Mais la légende ne dit pas comment il aurait vécu ces moments privilégiés: la psychologie du héros ne l'intéresse absolument pas, et de très vagues allusions ne permettent pas de se faire une idée de la véritable personnalité d'un prophète qui aurait réellement existé et qui aurait servi de modèle. Il n'y a pas non plus d'analyse sociologique, qui ferait comprendre ce que le peuple hébreu aurait eu de typique, de particulier. Moïse est, au commencement et à la fin, un exemple théorique, idéalisé, de la condition humaine. Il apparaît, dans l'action, comme un meneur d'hommes particulièrement intransigent et redoutable. La légende, pourtant, ne se soucie nullement d'établir la moindre relation entre ces deux aspects du personnage.

Moïse est un politicien habile: clairvoyant, persévérant, réaliste, cynique même et sans illusions. Maître absolu

⁶ Victor Hugo, *Soleils couchants*, VI. Si la mort de Moïse est historique, elle est *un fait qui se passe de signification* (Paul Valéry). On peut juste lui trouver des causes; par exemple: cent-vingts ans, ce n'est plus un âge où on grimpe des steppes de Moab au mont Nebo. Moïse pourrait être mort d'un accident cardiovasculaire. C'est banal, mais évite au moins d'imaginer une justification idéologique, méprisante pour l'humain.

d'un peuple qu'il n'est pas loin de considérer comme des veaux, il a mis en œuvre des méthodes de gestion expéditives, plus efficaces, à court terme du moins, que les pratiques conviviales de la démocratie. Il a gouverné par ordonnances, avec un minimum d'explications, mais toujours avec la justification péremptoire, indiscutable, de *Iavhé*. Ni Moïse, ni ses successeurs ne se soucieront d'expliquer au peuple ce que représente vraiment ce *Iavhé*. Ce n'est d'ailleurs pas utile. Les naïfs ne se rendront même pas compte de la mystification; ceux qui voient clair savent ce qu'est un secret d'État. Moïse devient le précurseur de tous ceux qui gouverneront leur peuple par la grâce de Dieu, ou, plus simplement, de leur génie personnel.

Le chapitre XVII de l'Exode propose un exemple, à la limite de la caricature, des moyens mis en œuvre à l'égard des Hébreux, volontiers râleurs. Aux récriminations, on répond par la mystification. Lorsque des problèmes économiques mettent en danger la stabilité de l'État, de solennelles mises en scène patriotiques doivent faire lanterner le peuple, détourner son attention de ses problèmes immédiats pour montrer où est l'intérêt de l'État. Il faut, pour compléter la manœuvre, un ennemi; Amalec est donc le bienvenu: la pacification colonialiste ou la purification ethnique sont des méthodes de gouvernement à usage à la fois externe et interne, aussi vieilles que l'humanité. Plus loin, le chapitre XXXII montrera qu'il n'est absolument pas possible de relâcher un instant la surveillance à l'égard de ce peuple, dont même les dirigeants ne sont pas fiables⁷.

Ce ne sera jamais la persuasion, mais la violence qui lui fera accepter la Loi.

Ce n'est pas une dictature personnelle, avec omniprésence policière, qui se met en place, mais, dès le départ, comme si cela allait de soi, c'est une théocratie; elle dépasse le cadre strict d'une religion pour étendre ses ramifications jusqu'aux détails les plus anodins parfois, transformant un grand nombre de gestes de la vie quotidienne en rites. Pour que cela soit efficace, il faut tout de même organiser un minimum de participation; les chapitres XVIII et XIX de l'Exode donnent un aperçu intéressant, mais peu original, de la mise en place d'une garde rapprochée, ou d'une zone tampon, politique. Les uns comprennent; les naïfs admettent.

Voyant que Moïse, son gendre, est en train de réussir son projet, Jethro, qui était resté au pays, vient lui rendre visite dans le désert afin de lui donner une leçon de savoir-faire politique bien utile: il ne faut pas, en effet, que la stabilité de son pouvoir, l'*Elohim*, soit entre ses seules mains. Il faut qu'il reste le maître absolu mais, pour éviter les pièges de la dictature, il doit partager les responsabilités du pouvoir avec des notables, qui craignent *Elohim* et seront là pour intervenir quand les récriminations du peuple pourraient le déstabiliser. Nous dirons: Moïse doit s'assurer la collaboration, aux différents échelons du pouvoir, de fidèles serviteurs de l'État, des conservateurs, des gens de droite. Mieux en contact avec le peuple, ils l'aideront en décidant des affaires de moindre importance.

⁷ Le veau d'or, est-ce vraiment une révolte matérialiste, ou alors la réaction tout à fait normale de gens, habitués à la servitude, dépouillés de leur autonomie morale et intellectuelle, de leur dignité, transformés en assistés, agglomérés et indifférenciés, à qui on reprochera ensuite de n'adorer que les biens matériels?

Au chapitre suivant, on voit que Moïse, en homme avisé, a réfléchi à cette mise en garde: il ne faudrait pas non plus que le peuple voie *Iavhé* de trop près. Traduisons: tout le monde ne doit pas être au courant de son projet politique: cela risque de heurter l'inertie et l'indolence dont son peuple fait preuve trop souvent; cela peut conduire à des émeutes, provoquer des orages politiques, qui feront perdre le contrôle des événements. Moïse décide donc de rester prudent. Il ne fera vraiment connaître ses projets qu'à des politiciens, de gauche évidemment, des progressistes, qui savent à quoi ils s'engagent, dont il est sûr qu'ils sauront garder les secrets aussi longtemps que nécessaire et qui ne perdront pas leur sang-froid là où l'avenir pourrait être compromis. Mais il restera le maître: le peuple n'a pas à savoir d'avance vers quoi on le mène: il pourrait trouver à redire.

Moïse est un personnage doublement mythique: par sa façon d'assumer une mission extraordinaire, de s'effacer ensuite quand tout est accompli, mais aussi par son comportement à l'égard du peuple. Il n'y a aucune relation logique entre ces deux aspects du personnage; il n'y a pas, non plus, contradiction. On ne peut pas justifier la politique de Moïse par sa personnalité. L'image négative que la légende donne du peuple hébreu reste la seule explication possible, surtout parce qu'elle empêche d'égratigner l'image, toujours positive, que la légende donne du héros.

À en croire l'Exode, le peuple que Moïse doit libérer de l'esclavage, ce sont les descendants d'une famille, devenue peu à peu une tribu, dont la Genèse a raconté les avatars. Mais les légendes de la Genèse, déjà, sont porteuses de significations culturelles qui empêchent de les réduire à de simples faits historiques. Elles expriment un savoir, mais ne prouvent rien⁸. Faute de documents historiques, concrets et fiables, c'est un non-sens de prétendre que la légende suffit à admettre qu'Abraham serait l'ancêtre des Juifs et, tant qu'on y est, des Arabes. Il est absurde, par conséquent, de croire en une continuité raciale là où il y a, tout au plus, le désir de se donner des ancêtres prestigieux, afin de pouvoir s'en glorifier. Du coup, le mensonge historique devient évident: ces ancêtres, dont on voudrait se glorifier, que sont-ils devenus, entre deux légendes? Quitter la Genèse pour entrer dans l'Exode, c'est découvrir qu'il est impossible de franchir un vide historique en construisant un pont légendaire.

Chaque mythe de la Genèse était l'expression, symbolique et pleine de bon sens, d'un progrès dans la connaissance du monde et de la vie. Le lent écoulement du temps, où les générations se succédaient sans histoires, est interrompu, à intervalles plus ou moins réguliers, par un problème qui bouscule les certitudes coutumières et compromet l'avenir, parfois même la survie, de l'humain. Nos ancêtres ont dû faire l'effort d'analyser, puis de comprendre cette situation imprévue, à partir de ces deux principes fondamentaux de la vie, complémentaires jusque-là et entrés soudain en contradiction: *Elohim*,

⁸ Voir, *La Revue nouvelle*, n° 4, avril 2005, p. 74-81.

la survie, indispensable, mais menacée; *Iavhé*, l'innovation, aussi indispensable, mais ouverte sur l'inconnu. Pour agir, ensuite, ils sont arrivés à établir un nouvel équilibre entre ces deux exigences, à donner ainsi plus de sens, plus de gout aussi, à la vie. On ne saura jamais à travers quels essais et quelles erreurs, ils ont découvert ce savoir. Qu'importe, puisque notre propre expérience de la vie aboutit, par d'autres chemins, que nous appelons scientifiques, aux mêmes évidences. De toute façon, l'anecdote du mythe est imaginaire; elle n'est pas là pour dire comment on est arrivé à comprendre, mais pour justifier ce qu'on a compris.

Le contexte général de la Genèse, encore familial, relativement restreint, rendait facile la mise en scène de situations, tantôt dramatiques, comme le mythe de Moriah (*Genèse*, XXII), tantôt relevant de la diplomatie. L'épisode du plat de lentilles, qu'Esäü échange contre son droit d'aînesse (*Genèse*, XXXV, puis XXXVII) évoque un problème qui pourrait, si on n'y veille pas à temps, devenir très grave: il vaut mieux que ce droit de succession appartienne à celui qui en connaît le prix, plutôt qu'au premier venu. Pour que, dans une société encore patriarcale, cet échange privé devienne officiel, la légende n'a pas besoin de déranger le surnaturel; il lui suffit de recourir aux ruses dont est capable toute femme qui connaît les raccourcis entre le quotidien et le politique.

Dès que le guide suprême a pris le pouvoir, c'est la fin de cette dialectique humaine, éclairante et créatrice. La rupture est idéologique, donc significative: à la

mythologie qui fait comprendre va succéder la mystification qui fait taire. Il ne sera plus question de réfléchir à ce qui s'est passé, puis d'adopter un mode de vie qui évitera désormais le danger qu'on a compris à temps, auquel on a échappé de justesse. Dorénavant, en toutes circonstances, on obéira aux ordres de celui qui sait déjà, qui n'est pas là pour expliquer, mais pour commander. *Iavhé* n'est plus celui qui libère l'avenir, mais un projet politique absolu qui dicte les lois et dont le peuple n'a pas à connaître les intentions. *Elohim* n'est plus le gardien de la mémoire; il devient le simple exécutant qui grave les lois sur les tables, ce qui les rendra immuables et capables de créer toute l'organisation de la vie, individuelle et sociale, qui en découle; c'est lui seul qui parle quand Moïse proclame la Loi définitive à son peuple.

Contrairement à Œdipe, investi du pouvoir par la cité et donc responsable devant elle, Moïse est le maître qui dispose à lui tout seul du savoir et du pouvoir. La Bible ignore un personnage essentiel de la mythologie et du théâtre grecs: le devin, cet ancêtre de l'intellectuel, celui qui voit clair, dont le pouvoir est de prévoir ce qui doit arriver; la vérité qu'il énonce n'est pas violence, mais oblige le pouvoir issu du peuple à ouvrir les yeux et à comprendre les dérives. La légende de Moïse, c'est le refus de cette dialectique démocratique et l'exaltation du pouvoir totalitaire. Imaginer, au départ, l'esclavage en Égypte, c'est définir une fois pour toutes le peuple hébreu comme tel: Moïse n'avait pas d'autre choix que d'employer des méthodes radicales. Il

faut que le peuple soit resté ce qu'il était pour que Moïse puisse lui imposer sa Loi (qui n'a d'ailleurs plus rien à voir avec le savoir de la Genèse) de cette façon-là.

Au moment où elle se termine, la légende le dit clairement : Moïse, l'errance du peuple hébreu, la Loi, ce ne sont pas des faits historiques ; ce sont trois cheminements idéologiques qui se justifient l'un l'autre, et qui doivent apparaître comme vérités définitives et intemporelles : *Il ne s'est plus levé en Israël de prophète comme Moïse, lui que Iavhé a connu face à face, qu'il s'agisse de tous les signes et prodiges que Iavhé l'avait envoyé faire [...] ou qu'il s'agisse de toute la main forte et de toute la grande terreur dont usa Moïse aux yeux de tout Israël*⁹. Autrement dit, la vérité fondamentale, c'est que la religion juive n'est pas née de la vie, elle n'est pas l'élément suprême d'une culture qu'un peuple a construite à partir de son vécu. Il en a été incapable, et elle a dû lui être imposée par son grand et unique prophète — un savant équilibre entre une origine humaine et une origine culturelle. La Loi n'a pas éduqué, elle a soumis. Pour que ceux qui l'ont mise en place gardent leur pouvoir, il faut que cette main forte reste présente.

Les mythes de la Genèse sont signes d'une société aux dimensions encore restreintes, familiale, puis patriarcale ; leur langage symbolique est l'aboutissement d'une réflexion issue de l'expérience quotidienne. La suite du Pentateuque, c'est aussi le passage du pouvoir patriarcal, dans la famille ou la tribu, au pouvoir politique, dans une ethnie où les hiérarchies socia-

les jouent un rôle de plus en plus important. Moins en contact avec les problèmes concrets de la vie, plus préoccupé de problèmes de gestion, d'assurer la cohésion sociale, ce pouvoir a dû se rendre compte que la recherche de la vérité par essais et erreurs, la seule efficace, lui échappait, finirait peut-être par le rendre inutile ; il fallait donc assurer sa survie autrement.

C'est possible en se rendant maître des vérités de la Genèse, déjà acquises, de faire en sorte qu'elles apparaissent comme définitives, nées, si possible, non plus d'une réflexion à partir du vécu, mais d'une sorte de révélation. Ensuite, sous prétexte d'en être l'héritier, on les traduira en commandements et en rites. L'errance à travers le désert, c'est ce qu'il y avait avant, qui était encore bien aléatoire, mais qui portait en soi le présent ; dorénavant, la vérité est parfaite, au point. La sédentarisation est donc bien plus idéologique que géographique. C'est ce que j'ai appelé le passage de la mythologie à la mystification : plus simplement à la propagande. La vérité qui se découvre là n'est plus humaine, liée à l'expérience concrète, mais politique ; elle aboutit à une double contradiction, historique et culturelle d'abord, sociologique, ensuite.

Pas plus que les autres civilisations du proche Orient — et il y en a eu de brillantes — la civilisation hébraïque n'a pu avoir été l'œuvre d'un seul surhomme, inspiré par on ne sait quoi et capable de l'imposer à un peuple indolent et réticent, qui ne comprenait que la manière forte. La légende place Moïse en son centre comme origine de la loi ; objectivement,

⁹ Deutéronome, XXXIV, 10-12.

elle en fait un écran. C'est un personnage prestigieux, mais à priori, par définition; jamais, en effet, on ne découvrira son habileté à résoudre, à prévoir, des problèmes concrets par la mise au point de tel ou tel élément de la loi; on ne verra pas non plus les progrès matériels et culturels que cette loi a permis de réaliser.

Manifestement, cette légende est destinée à justifier, par un récit des origines non plus symbolique, mais imaginaire, un contexte politique qui existait déjà, dans un contexte culturel qui ne pouvait de toute façon n'être né que de la vie elle-même et qui, encore maintenant, en vaut bien un autre, en qualités comme en défauts. Cette légende biblique illustre, pour la première fois, la tentation de proclamer la fin de l'Histoire, sous prétexte qu'on a découvert la vérité définitive du monde et de la vie. Ce rêve fera encore beaucoup de petits et permettra à plus d'un totalitarisme de se trouver une justification idéologique.

La contradiction sociologique, elle, ne se réduit pas à un mensonge historique. Imposer d'office une religion, une idéologie, n'était pas le seul moyen possible pour rendre sa dignité au peuple hébreu. D'autres peuples ont dû se débrouiller par eux-mêmes et y ont fort bien réussi, comme l'Égypte que l'on veut quitter, comme le pays de Canaan où on compte s'installer. Une véritable identité culturelle, capable de justifier l'autonomie d'un peuple, ne saurait naître que du vécu, de l'Histoire. S'il faut l'obtenir par l'intermédiaire d'un pouvoir magique, voire surhumain, il faudrait savoir si le prix

qu'il a fallu payer pour se faire civiliser justifie le résultat obtenu.

Le peuple hébreu n'a pas été élu parce qu'il aurait fait preuve de remarquables possibilités culturelles, parce qu'il aurait pu devenir capable de donner naissance à une civilisation extraordinaire, et qu'il fallait l'aider, en faire un exemple pour le monde entier. C'était, au départ, un peuple vivant dans des conditions misérables et qui ne brillait vraiment pas par des qualités culturelles particulières. À l'arrivée, au bout de l'errance, rien n'a changé: il est resté tel quel, incorrigible¹⁰!

La Loi de Moïse n'a donc eu aucun effet bienfaisant et durable, et on peut comprendre. Présentée, et reçue, comme émanant d'une autorité surhumaine, elle ne pouvait qu'écraser tout savoir issu de l'humble expérience personnelle et détruire radicalement toute créativité. Le prix est exorbitant: le peuple hébreu a vendu son âme à Dieu, passant simplement de l'esclavage économique à l'esclavage idéologique; il restera éternellement *fol et insensé*, et la loi continue logiquement à le déclarer tel. Sous prétexte de changer ce qui ne va pas, une telle loi ne fait que prolonger ce qui ne va pas; elle ne doit ni faire progresser la qualité de la vie, ni s'adapter au progrès: elle doit survivre, c'est-à-dire assurer la survie du pouvoir qui l'a mise en place. ■

¹⁰ Deutéronome, XXXII, 5, 6.